



# *Empreinte*

**LA REVUE LAPSUS**

©2019 Les éditions du Lapsus

ISSN 1712-2120

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec 2019

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada 2019

Avril 2019

## *L'éditorial*

*La mémoire de l'oubli :  
Se rappeler des bois à perte de vue  
après une coupe à blanc.*

Si un arbre tombe, et que personne ne l'entend, comment sait-on qu'il fait du bruit?

L'issue de cette question peut sembler impertinente, nous l'avons tous maintes fois entendue; mais, malgré sa redondance, elle nous suggère toujours un point de vue un peu absurde, mais logique.

Ce n'est que parce que l'on se souvient que l'arbre fait du bruit lorsqu'il tombe que l'on sait qu'il en fait, même quand nous ne sommes pas là. Donc, si nous ne nous souvenions pas du bruit, nous aurions tous peur de l'arbre qui tombe, à chaque fois. Pour faire court, c'est rassurant que les souvenirs laissent une réelle trace dans la mémoire. Une question reste tout de même en suspens : qu'est-ce qu'un souvenir, et comment fait-on appel à notre mémoire?

Concrètement, chaque souvenir est comme un sentier, emprunté par un signal et traversant différents neurones. La mémoire, quant à elle, ne serait que la trace que ces souvenirs, correspondant à certains parcours de neurones, laisse dans notre cerveau. On pourrait par réflexe s'imaginer ces voyageurs qui, les yeux brillants et le verbe en fête, nous font valoir leur chemin plutôt que la destination de leurs escapades. Le cliché prend du coup tout son sens.

Au fil de notre évolution, notre cerveau s'est justement forgé à cet effet : de contempler, à l'aube de l'humanité, des paysages sans limite et de laisser leur empreinte en nous. Évidemment, le contraire n'aurait pas été la meilleure des réactions pour survivre : il fallait se remémorer les prairies ensoleillées, les rivières abondantes; mais aussi, des prédateurs qui y vivaient avec eux.

Et depuis que l'on se rit de ces derniers, prisonniers de cages ou de l'absence de forêts vierges, il semble que l'on essaie tous, un peu, d'oublier ses arbres qui tombent mais qui n'ont pas faits de bruit dans nos oreilles. Il paraîtrait même que l'on peut ressentir, entre nos poumons, la place que prenait ce souvenir d'un paradis aujourd'hui travesti, défiguré, carnavalesque. Peut-être que depuis que l'eau coule, déborde et fuit à l'excès dans nos robinets de fer, l'abondance a un amer goût, en nos consciences comme sur nos langues.

Mais, pour la possibilité de quelques brèves saveurs de ce passé en notre présent; pour le souvenir des dangers dans lesquels nous nous sommes sentis vivre; pour un retour de cet unique en notre commun; on espère, on ravale le mauvais goût de notre temps.

Et on écrit.

- Simon Beaulieu

## *L'équipe du Lapsus*

### Rédacteurs en chef

Simon Beaulieu  
David Héту

### Trésorier

Mathieu Bouchard

### Responsable du comité de sélection

Douce sévigny

### Comité de sélection

Simon Beaulieu  
Marielle Lehoux  
Olivier Loubert  
Mélissa Meilleur  
Douce Sévigny

### Illustration

Bastien Sommeria

### Comité de communication

Joanie Caron  
Charlotte Gagnon  
Léa Marcotte

### Conceptrice graphique

Léa Marcotte  
Avec l'aide précieuse de  
Anaël Turcotte

### Responsable du comité de correction

Lorie Gingras

### Comité de correction

Madeleine Drolet-Valiquette  
Samuel Gauthier-Plante  
Lorie Gingras

### Responsable des dépôts légaux

Marielle Lehoux

### Consultant externe

Betiane Pierre

## *Sommaire*

Flagrants délits éternels	8
Analogie des amours stériles	12
Partition des failles	18
Sur la voie souple de ton eau	22
Des traces de bas pleins de slush sur le plancher	26
Moulage de toi	32
Sans titre	36
Mémoire d'encre	38
La chair des betteraves (coup de cœur)	42
Mathilde	48
Consomption	50
Opale	52
Dérivé d'engramme	58
Des doigts qui ont tanné ma peau	62
Les vagues cassent au creux des coquillages	68

## *Flagrants délits éternels*

Hélène Laforest

Hélène Laforest vit à Longueuil. Après ses études en littératures de langue française à l'UdeM, elle a fait paraître des nouvelles dans plusieurs revues, dont *Brins d'éternité* et *Le Sabord*. Son premier roman, *Bois dormant*, vient tout juste d'être publié aux Éditions Prolepse. Elle fait également partie du collectif Roche, papier, ciseau!, au sein duquel elle met au monde des zines colorés. Mais plus sérieusement, elle adore passer du temps avec des minets et des semblables, se perdre dans la nature et manger des *dumplings* de toutes sortes.

Tu tatoues tes mots sur la chair de la ville. En jaune, en mauve, en noir. Tu t'appropries des espaces qui existent pour te sentir exister. Ta poésie parle d'amour et de vie qui palpite, elle en parle aux passants qui peut-être écoutent. Chacun, après tout, porte une tête pleine de questions.

Tu ne lèves pas la main avant de parler, tu n'attends aucune permission pour dire. Aucun comité de lecture ne valide tes textes. Tes publications n'ont pour filtre que ton cerveau bouillonnant et les espaces disponibles. Tu prends les risques qui te semblent nécessaires. Tu n'attends pas la nuit pour te déverser. Après tout, tu n'as pas le sentiment de faire quoi que ce soit de mal, quoi que ce soit qui devrait se faire en cachette, en tremblant de peur sous une cape d'invisibilité. Tu n'es pas un voleur. Tu ne prends rien à personne. Plutôt, tu répands la poésie comme une maladie bénéfique.

Aujourd'hui te voilà, au soleil, traçant à même le pavage d'une rue :  
Ne me marchez pas sur le cœur  
il ne saurait supporter le poids du monde  
lorsque ce monde ne regarde pas où il va  
les yeux rivés sur ce qui importe peu

Tu t'octroies une telle liberté que les témoins ne soupçonnent même pas l'illicéité de ton geste. Si ce n'est de la peinture, tu ressembles à un enfant qui dessine à la craie sur les trottoirs. Sauf qu'aucune pluie, même acide, ne saura effacer ton œuvre. Il faudrait des déluges, il faudrait des années. Dans l'immédiat, seule une intervention humaine pourra éradiquer tes mots. Mais dissous par des produits chimiques, ils se mêleront aux molécules. Recouverts par de la peinture, ils vivront préservés. Toujours, ils seront quelque part.

Et quand le monde sera réduit à un seul et même champ de ruines, l'encre de ton existence ornera encore peut-être certains murs, certaines surfaces. Sous ces décombres froids et mouillés, tous les textes appartenant au monde virtuel dormiront pour toujours. Mais les livres et les revues papier, où vivent mes mots et ceux de tant d'autres, ils s'émietteront et s'éparpilleront, retournant lentement à la nature, cachée quelque part sous tous ces morceaux de béton qui n'abriteront plus personne. De rares survivants les trouveront peut-être avant qu'ils ne se décomposent tout à fait, et avec un peu de chance, ces mots, qui m'auront servi de carburant pour vivre, les aideront à survivre un jour de plus grâce au feu qu'ils pourront y mettre.



## *Analogie des amours stériles*

Roxhane Lapointe

Étudiante au certificat en philosophie de l'Université Laval, Roxhane Lapointe est une artiste multidisciplinaire. Également détentrice d'un diplôme en création littéraire, ainsi que d'une technique en animation radio et télévision, elle gagne principalement sa vie en prêtant sa voix pour des projets littéraires, théâtraux, publicitaires et pour la production de matériel éducatif. Passionnée par l'analyse du comportement humain, le fondement des relations toxiques et l'importance de l'estime de soi, elle donne naissance en 2017 à son tout premier roman "Des cicatrices sur l'ADN", une œuvre hybride à saveur philosophique mariant l'écriture et la musique en collaboration avec le pianiste/compositeur de Pascal Mailloux.

Je ne suis pas une terre fertile, je suis de pierres. Je suis un rocher où la marée de l'engouement se frappe et meurt pour laisser place à ce qui est.

Les vagues t'emportent bien loin, cher bien-aimé, j'entends l'écho de ta pérennité... Le lien sacré résiste.

Un lien que les savants s'acharnent à scruter tel le fruit de la psyché : il faut d'abord le voir pour le juger l'habiter pour le voir<sup>1</sup>.

Le phare de mon cœur t'éclaire malgré la distance je te regarde, je te vois<sup>2</sup>.

Je suis la lumière qui te guide, tu es le souffle qui nourrit la flamme... laissant derrière toi le parfum de paix de ta peau. Chasse la nuit noire de la peur lorsque l'encens de l'amour se fait sentir à nouveau.

Cesse de craindre les remous du changement l'étang stagnant ne vit pas; l'eau qui ne bouge pas est morte. Vois la rivière qui est en vie et qui se purifie dans son mouvement, elle trace son chemin pour atteindre le fleuve et, tôt ou tard, l'océan.

Confronte tes idées préconçues qui créent en toi la peur de ne plus être ce que tu crois être. Cherche ta vérité! Quand le désir devient désordre il n'est qu'un cri d'identité...

S'habiller de peur, ornée de l'effigie de l'éthique l'accoutrement du dogme dégage une odeur de vieux mouton. S'aimer dans un gabarit sans dépasser les schémas établis. Je tente coloriage, malgré l'empreinte de ton visage...

Ton univers matériel et économique enrobé d'un amour mensonge s'écroule au profit d'une dimension régie par le cœur qui nous ronge mais qu'importe, bel être humain, puisque nous savons maintenant qui nous sommes.

Je suis Marc-Antoine, tu es mon pays Tu es Cléopâtre et je te choisis. Terre, jadis fertile, où la fleur de lys ne pousse plus je suis l'emblème d'un amour déconvenue mais sache que je t'aime

et que je me souviens

comme le marin qui part, mais qui revient...

1- HEIDEGGER, Martin, Conférence en lien avec un poème de Hölderlin, « ... L'homme habite en poète... » (1951). Selon le philosophe, « Habiter, n'est pas seulement de vivre dans le monde, mais il faut laisser le monde vivre en nous ».

2- SHAKESPEARE, William, « Le roi Lear » (1603-1606) Mérigot jeune, Paris (1779). « (...) pas besoin de yeux, je trébuchais quand je voyais. » Une réplique du roi Lear qui nous rappelle que regarder et voir sont deux notions distinctes. (Inspiration tirée du livre « La leçon de Rosalinde » FAHMI, Mustapha, La Peuplade, 2018).

3- Muses musicales : 1- Pascal Mailloux, (3 albums) Romance d'automne / Rain / Des cicatrices sur l'ADN / 2- ZAZ, L'oiseau (avec Armand Amar) & Si jamais j'oublie / 3- Zachary Richard, Cap enragé.

## *Partition des failles*

Camille Bernier

Camille Bernier est étudiante à la maîtrise en littérature comparée à l'UdeM, où son terrain d'étude est la mise en scène de la figure de la lectrice, du lecteur. Elle est privilégiée d'avoir pu publier sa poésie dans diverses revues et organiser des micros ouverts pendant les quatre dernières années.

brusquement les atomes  
se multipliaient sans loi  
leur nouvelle nature les obligeait  
à ne plus obéir à  
l'ordre des naissances  
soit l'unique moment  
pour se perdre  
en chœur ils s'échappèrent des cellules  
et le monde connu une  
évasion de masse

il y eut la vraie naissance  
des montagnes  
les murailles se mêlaient aux portes  
il y eut le désordre  
des entraves et des passages  
les anciens partages  
ne furent pas reproduits  
sauf celui, irréversible  
de la langue et des choses aimées

je sentis les bâtiments  
comme se déplacer légèrement  
sous les pierres déplacées  
une terre sans âge accueillait  
les débris orphelins  
mon ancienne chambre  
ne me reconnaissait plus  
ce que je possédais  
avait disparu avec l'immeuble

je pouvais raconter  
il fallait qu'on me croie

quand je disais qu'un pan du mur  
s'était détaché  
sans avis, sans adresse:  
de la même manière  
qu'il avait sa raison à lui  
je ne sais pas comment j'aurais pu  
ne pas regarder  
un espace en train de se détruire  
pour survivre

quand je disais que les œufs  
s'étaient mis à tomber des nids  
sans se casser  
simplement pour prouver  
le nouvel ordre  
pour prouver que la naissance peut survenir  
des années après que l'on vive  
le temps de perdre assez  
le dégât devenu simple porte

sans aucun autre moyen  
qu'une histoire  
qu'un ensemble de signes  
tissés comme un mouchoir  
il fallait convaincre  
des naufrages  
des incendies

des cheveux tombés  
des clés perdues  
des sauvetages  
en étant là  
semblable  
mais faite  
d'autres atomes

sans autre corps  
que ce langage de son  
les atomes ne formaient plus  
les images  
des choses errantes  
sauf au moment des collisions  
quand ils se cognaient  
éclairant  
par le fracas  
les parois et les ombres

une nouvelle ère se raconte  
après la disparition  
de l'ancienne  
après que les traces n'apparaissent  
pas clairement encore  
comme des indices  
dans un certain silence  
dans l'écho des clés  
que l'on n'entend pas tomber  
pourront être entendus  
les nouveaux bruits

le chaos  
des nouveaux déplacements  
la symphonie d'un désordre  
accompli

les notes séparées  
les images sauvées  
se repaissent  
du texte  
à la fois l'empreinte  
à la fois le sol



## *Sur la voie souple de ton eau*

Jennyfer Chapdelaine

Jennyfer Chapdelaine est étudiante à la maîtrise en études littéraires volet création à l'Université du Québec à Montréal sous la direction de Martine Delvaux. Ses recherches et sa création portent sur la notion de métissage entre allochtones et autochtones sur le territoire du Québec. En plus de participer à divers colloques portant sur la question autochtone, elle travaille comme intervenante et formatrice pour le Wapikoni Mobile depuis janvier 2012. Elle a écrit un article intitulé « Les jeux narratifs. Fragments d'observation entre Viviane Élizabeth Fauville de Julia Deck et Eau Sauvage de Valérie Mréjen » pour CHERCHEZCRÉEZ. Avec Cassie Bérard, elle a cofondé Quartier Suspect, un cercle littéraire de recherche-crédation consacré à l'animation d'ateliers et de forums de discussion sur les enjeux de la création littéraire et de la fiction.

Ta terre blessée, hostile.  
Ta terre : terre de mémoire et de sang.  
Ta terre est entourée d'arbres, comme une île est entourée d'eau.

Ton île est déserte ce matin.  
Le vent est encore chaud, mais les feuilles tombent.  
L'hiver arrive.  
Tu pourrais m'écrire, me raconter tout ce qui ne se passe pas.

Tu chauffes ton cœur au bouleau.  
C'est un bois qui reste humide de vie, même la nuit.  
J'aurais dû te prendre en photo.  
Même de loin.

Nous nous vautrons dans des odeurs sucrées laissées sur un banc glacé.  
Ma tendresse couraille sur tes mains.  
Ta peau est douce et brune.  
Une chaleur s'en dégage, j'en oublie ton jardin givré d'angoisses.  
Ton écorce me berce.

Ma tête sur ton tronc, trop haute pour la tige de mon cou, j'y suis bien.  
Tes feuilles tombent.  
L'hiver arrive.

Ta voix rythme l'écoulement de ma sève.  
Le battement du vent dans mes veines.  
Les cheveux plein la tête et ta main, toujours timide, effleure le creux de mes racines.

Tu m'as enfin écrit.  
Tu dis que ton cœur est noir comme un corbeau.  
Tu as froid.

Tu termines par *kissakin*.  
Je t'aime, moi aussi.

Une explosion de lucioles.

Sur ton île Anishinabeg.

## *Des traces de bas pleins de slush sur nos planchers*

Hubert Grenon

Hubert Grenon écrit sur tout ce qui ne laisse jamais d'empreinte : les doigts de Will Smith dans Men in Black, la couleur des ondes sonores qui ne s'étampe sur aucune rétine, marcher sur l'asphalte sec avec des souliers secs.  
C'est sa passion. Qui sommes-nous pour en juger?

Moi j'ai pleuré hier soir sur mon oreiller  
Pis pas mal tous les soirs où j'me couchais tout seul  
En pensant à toi  
Pis toi j' imagine que tu faisais pareil mais en pensant à ' planète  
Ou ben que t'étais somnambulé que tu coupais des oignons en cuillère  
encore  
Dans tous les cas c'est un peu poche

J't'aime mais j'peux pus continuer  
Y'a quelque chose que t'as pas saisi  
Ben non ça m'dérange pas que tu sois végane  
Que t'aimes ça la bouffe bizarre  
Que tu trippes pas sur ça les bottes en crocodile  
C'est correct chacun ses esthétiques anyway moi j'suis plus réaliste ou  
romantique  
Mais là c'qui m'dérange  
Outre les champignons  
Pour vrai les champignons là  
Outre les champignons  
Tu trouves que j'aide pas l'monde

Pour toi là  
Pour toi j'suis trop tout' pis trop pas assez  
T'sais j'fais attention j'prends juste des douches de moins de 19 minutes  
Ma maison est pus un sauna depuis que j't'ai rencontrée  
Une fois j'ai commandé un drink au Mcdo pis ça venait avec une paille  
J'ai tout' garroché ça par la fenêtre quand j'm'en suis rendu compte  
Hey consommer des produits comme ça  
Non merci la pollution  
J'ai volé des fourchettes en métal au De Koninck

Pour pus en prendre en plastique jamais  
J'ai sorti le recyclage l'autre jour mais je l'ai pas mis sur instagram  
J'ai menti aux policiers sur l'écoconduite  
Ça dit pas d'pas faire ses stops t'sais  
J'ai mis mon ticket au recyclage  
Tout' ça là pour toi c'est rien?

Mon amour ben oui tu m'aimes je l'sais ben oui  
Mais tu m'respectes pas  
Sur ton site de niaisage  
De statistiques scientifiques là ben oui cel'-là  
Je suis passé de 8.9 planètes à genre 8.2  
Hey c'est mieux que l'amélioration du Canada en 5 ans  
Pis tu m'dis que c'est pas suffisant

Pis que je devrais pas pogner les nerfs pis prendre la critique  
Ben sûr que j'suis fâché  
Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse j'haïs ça les affaires de hippie  
Faire de la MDMA au Lac Louise  
Porter des vêtements qui sont pas faits par des enfants  
Ça m'intéresse pas  
L'autre fois tu t'appelles j'me suis dit j'vas faire une bonne action j'ai pris  
l'autobus  
Deux secondes après être rentré d'dans j'me suis noyé dans une flaque de  
slush  
Mais t'as raison j'aime quand même ça prendre le bus  
J'pourrais réessayer ça plus souvent  
Dans un bus c'est beau dehors  
Merci de m'avoir fait mon premier RCR

Mais ça c'est pas assez non  
Faudrait aussi que j'arrête de prendre l'avion pour me rendre à Cancun ou  
à Cuba  
M'a faire quoi moi maintenant pour me sauver de ma vie misérable  
Aller au Beachclub?  
Non merci

Pis toi ô la sauveuse t'es là  
0.7 planète  
Ostie  
Tu veux juste me l'remettre dans la face hein  
Comme la fois que je m'étais trompé sur ta couleur préférée  
Pis ta senteur préférée  
Comment j'étais supposé savoir ça moi  
Que t'aimais juste vraiment ça les condoms verts à saveur de sapin  
Pis là moi je te dis les condoms ça pollue  
Pis j'aime pas ça moi sentir la forêt d'en bas d'la ceinture  
D'la sent-ure tu la pognes-tu  
Pis tu m'réponds juste  
« Mon tabarnak si y fallait que j'tombe enceinte pis que j'accouche d'un  
débile environnemental comme toi la planète pourrait aussi ben exploser  
drette là »  
Pis ça c'est pas ben-ben gentil  
Même si tu me dis que c'est du second degré  
Je l'ai écouté le vox-pop à Guy Nantel je l'sais qu'y m'trouverait cave  
Même en second degré

Pis quand c'est pas les modes de transport c'est autre chose  
Manger mieux manger mes croûtes manger mes restes pour pas les jeter  
Chauffer la maison avec je l'sais-tu quelle énergie pas efficace  
Dire aux gouvernements que j'les haïs  
Jeter mes brosses à dents pour en acheter une en bambou

Arrêter de crisser des pailles dans le nez des tortues  
Signer des pactes de sang  
Manger des champignons  
Manger des champignons ostie  
C'est trop tout' j'suis trop pas assez  
Ton empreinte carbone je l'ai en prein dans l'cul  
Sacre-moi patience avec la mienne  
Prends tes affaires mets-les su'a galerie  
Tu les crisseras dans le prochain métrobus  
Si tu te dépêches y vont peut-être pas germer entre-temps  
J'te r'donne tes deux derniers condoms aux conifères  
C'est imperméable ça va t'aider avec la slush



16/11/19

## *Moulage de toi*

Jason Roy

Prof-écrivain gratteur de clavier et magouilleur de mots, Jason Roy rôde dans les pages des revues de création littéraire, s'attaque à tous les genres et sous-genres, éternel universitaire dans l'âme et exciteur de l'esprit critique des cégépiens, accro à la déclamation de ses folies sur les planches des bistros obscurs du Québec, rien ne l'émeut plus que de voir un lecteur entortillé dans l'entrelacement de ses phrases.

Je savais que tu étais venue.

Ton odeur ne t'avait pas trahie. Cet effluve un peu piquant de cannelle et de muscade qui semble flotter autour de ton cou. Il virevolte autour de toi, agace, donne envie de s'approcher, de te croquer la peau. Même au sortir de la douche, même savonnée et parfumée, il ne faut que quelques heures pour que cet arôme naturel de toi reprenne ses droits. Là, ce soir, il s'est dissipé.

J'aurais pu deviner ta présence plus facilement. J'ai d'ailleurs, de façon machinale, effectué en entrant dans l'appartement quelques pas vers l'évier. Une simple tasse reposant au fond m'aurait signalé ta venue. Ta manie de te préparer des tisanes à chaque moment de tranquillité ou de solitude. La couleur dorée ou verdâtre de la dernière goutte m'aurait indiqué les herbes de ton choix. Menthe, verveine ou citronnelle. Mon esprit t'aurait imaginée, installée sur la chaise, un coussin écrasé derrière ton dos, humant les vapeurs de l'infusion avec un demi-sourire.

J'ai pensé explorer la salle de bain. Un savon encore humide, quelques petites bulles glissant le long de celui-ci. Ou encore, un déchet quelconque, bout de papier, mouchoir usé, abandonné au fond de la poubelle de plastique. Les portes-miroirs de la pharmacie pourraient être restées entrouvertes? Le bout de tes pieds aurait accroché le tapis qui repose devant la douche, un coin se serait replié inopinément. Non. Là encore, pas le moindre indice de ta présence.

Mon espoir s'est avivé en m'approchant de la bibliothèque. Tu n'aurais pas résisté à l'envie qui t'assaille toujours de faire glisser tes doigts sur le dos des bouquins, de sortir un Pirandello, ou peut-être un Giono, et de plonger ton nez au plus creux des pages. Tu répètes que la littérature commence par un bien-être olfactif. J'ai laissé mes doigts faire le même geste. Approché mon

visage des rayons. Seule la poussière semblait répondre à ma recherche.

Je me suis assis dans le salon. Pour réfléchir. Pour tenter de trouver la source. La raison. Mon regard errait, presque dissocié de mon esprit. Le vieux piano n'allait pas m'offrir la trace de ton passage. Il y a bien longtemps que tu avais cessé de t'y intéresser. Bien sûr, je revoyais tes efforts. Tes sautes d'humeur. Ton acharnement à essayer de dominer l'instrument. Le visage des quelques profs que tu avais fait venir pour accompagner ton désenchantement. Tu avais même pleuré, une fois. De rage ou de fatigue, ce n'était pas clair. Dès le jour suivant, les touches noires et blanches étaient devenues orphelines. Je n'avais rien dit, trop craintif de remuer ce feu qui s'éteignait avec peine. L'objet, maintenant une décoration, se tenait aussi muet qu'à l'habitude. Je me suis levé.

Va savoir pourquoi, je me suis dirigé ensuite vers cette pièce libre, au bas de l'escalier, que nous appelions la « salle de yoga ». Je savais qu'elle était déserte. Que tu avais emporté tout ton matériel. Tes tapis, tes haltères, tes élastiques. Tu avais même décroché le tableau blanc du mur et il ne restait du sac de boxe qu'un crochet solitaire au plafond. J'osais à peine m'y aventurer. L'écho, même furtif, même éteint de mes pas sur le parquet me paraissait assourdissant. Peut-être avais-je eu le besoin de m'assurer d'une évidence? Tu n'étais pas passée par ici.

Quand je suis remonté, empli d'une étrange lassitude, mes pas m'ont guidé vers la chambre. Notre chambre. Mes yeux ont balayé le sol, devant ton bureau aux tiroirs vides. Ils ont cherché, vainement, tes pantoufles rouges dont le confort supplantait la laideur. C'est toi qui le disais. Sur la commode au grand miroir, ton désordre brillait par son absence. Les boucles d'oreilles pêle-mêle dans un bol de verre, les mille petits pots de crèmes et de lotions, les colliers fixés sur une plaque de liège... tout ça, disparu. C'est au comble

du désespoir que je l'ai enfin vue.

Sur le lit.

Je savais que tu étais venue.

## *Sans titre*

David Hétu

Si je devais être un fossile, je serais celui d'un tricératops incomplet dans un musée britannique. Si on devait calculer ma valeur de la même manière que le pétrole, je dirais que je vaudrais environ 2,34\$ le litre. Mon énergie morte nourrit la nature comme je nourris la littérature.

Ma tête de lit a défoncé mon mur. Je pense que j'ai couché avec trop de monde. Trop dont je ne me souviens plus du visage. Mon mur, lui, se rappelle les coups de bassin que je donnais... Pardon - que ces cent personnes et moi donnions. Par moment, je profitais de la vue en contre-plongée. Une œuvre d'art des plus recherchées à mon avis! La simplicité même du corps de l'autre ; on peut la voir dans les courbes qui ondulent à chaque geste ressemblant à de l'amour, même si nous savons que ce n'est que de la brutalité.

Si j'avais un terme pour mes escapades sexuelles qui se sont imprimées dans mon mur, je les nommerais ainsi : Sauvagerie ondulante. Par sauvagerie, je parle de sexe sans passion, dénué de sens à part l'envie d'assouvir sa libido sans fin. Je ne me rappelle plus de leurs traits, mais ce n'est pas important : la vague impression d'une autre dans mon lit est ce qui rend Sauvagerie ondulante si intéressante. J'aimerais bien partager l'une de ces anecdotes, mais je n'en ai que le mouvement en mémoire. Mon mur, lui, se rappelle toutes celles qui sont passées par là.

## *Mémoire d'encre*

Béatrice St-Pierre

Je lis Jules Vernes et Baudelaire entre les lignes de mes lunettes couvertes d'empreintes. Occupée par mes études littéraires qui m'enrichissent l'esprit, je ne perds toutefois pas de vue ma santé physique. Que vaut un esprit sain dans un corps malsain? Il faudrait questionner Juvénal à ce sujet. Pour ma part, je ne prends aucun risque : j'affine autant mon esprit que mon corps. Dans ma communauté universitaire, je m'entraîne également à la gestion. Je souhaite laisser ma trace au sein de la troupe de théâtre les Treize dans laquelle je m'implique en tant qu'administratrice. Puis, lorsque mon horaire chargé me le permet, je violente parfois mon clavier en espérant que mes mots aient un peu de sens.

La jeune femme riait, des confettis dans les cheveux.  
Son mari la regardait, courbé dans son habit foncé.  
Ils souriaient.  
L'encre bleue coulait sur le carton jauni. 1942.  
Une union embrassée sur les ruines d'une église.  
Je scrutai la photographie comme un voleur.  
Sans invitation, les pieds couverts de boue, avec un chapeau melon sur les yeux.  
Je serrai la preuve de leur amour déchu entre mes doigts  
Assise sur le béton glacial et poussiéreux de la cave.

Les boîtes vertes reposaient autour de moi, ouvertes et dépossédées.  
Une centaine de clichés couvraient mes jambes nues  
Et le sol caverneux.  
Des portraits en noir et blanc  
Des images de bateau  
Des cartes postales de la Newfoundland  
Des avis de décès  
Des articles de journaux qui s'effritaient au toucher  
Des aperçus d'une époque résolue  
Des clins d'œil d'une jeune famille heureuse  
Les Trente Glorieuses se reflétant sur les visages.  
Des photographies désuètes  
Captées dans les rues de mon village  
Transformé au fil des décennies.  
Je ne reconnus que le cloché de l'église qui perçait le ciel.

Je dépoussiérai un vieux carton souillé.  
Un jeune homme en veston brun posait  
Semi-assis

Appuyé sur sa jambe gauche.  
Ses cheveux pâles lichés sur le côté dévoilaient sa large mâchoire osseuse.  
Une étincelle brillait dans ses yeux.  
C. Mackenzie, était inscrit au verso.  
C. Mackenzie, 1913  
21 ans  
Déployé en Angleterre en 1915  
Mort le 27 avril 1916  
Embaumé au Divisional Cemetery.  
Je posai le carton  
Image contre sol.  
C. Mackenzie.  
Sans prénom.  
Embaumé.  
Je jetai les photographies  
Pêle-mêle dans les boîtes vertes.  
Des articles de journaux se froissèrent sous mes doigts.  
Je ne voulais plus les voir.  
Les visages des hommes  
Et des femmes décédés.  
La mort sur leurs dents  
La cendre dans leurs yeux  
Ou la terre dans leurs cheveux.  
Je ne voulais plus penser à leurs os.  
Embaumé.

Je fermai les boîtes, les rangeai sur l'étagère.  
Les visages de mes grands-parents surgirent dans ma tête.  
Leur mariage.  
Mon grand-père, les lèvres pincées, dans son uniforme de marin

Les mains croisées.  
Ma grand-mère, ses jeunes enfants dans les bras.  
Je rouvris l'armoire.  
Je revis mon oncle, des skis aux pieds.  
Et ma tante, des fleurs dans les mains.  
J'attrapai les boîtes et les laissai tomber dans la poubelle.  
Je revis leur visage qui souriait  
Comme pour me rappeler qu'ils ne souriraient plus jamais.  
Ces photos murmuraient  
« Je les ai connus et tu ne les connaîtras jamais. »  
J'attrapai un briquet sur l'étagère du haut.  
Ma grand-tante souriait, allongée sur la plage.  
Ses yeux reflétant l'ombre de sa tumeur qui commençait déjà à se former.  
J'ai quinze ans, mais bientôt soixante.  
Je suis fille, mère, feu.  
Embaumé.  
Je mis feu à la poubelle.  
Annette me regarda, un ruban dans les cheveux.  
Les boîtes se consumèrent rapidement  
Comme une empreinte du temps qui passe et qui ne revient jamais.

Chanson suggérée : Belle ancolie de Richard Séguin

## *La chair des betteraves*

Aglaë de la Taïga

Née à Québec en 1999, Aglaë de la Taïga bricole des poèmes, des improvisations, des marionnettes et des collages. Elle aime écrire au stylo gel et lire des histoires de sorcières.

Coup de coeur

Les saveurs de mon enfance  
Je les aurais voulues  
Scellées par les doigts guérisseurs de ma Grand-Mère  
L'armoire les veillant comme un filtre d'amour  
Un avertissement sur le pot Mason  
*Indélébiles*

Les voleurs de sucre  
Je les aurais voulus  
Effrayés par la sagesse protectrice  
Par le cri de l'air sous le couvercle  
Par l'odeur du vinaigre  
Par l'éclat de mon sang

Ce soir je suis sans ancêtre  
Nue devant le rond de poêle  
L'eau chaude berce en silence  
La chair des betteraves  
Apprend par coeur son pigment  
S'en imbibe comme d'une comptine triste

Pour la première fois  
L'encre de mon ventre a marqué le tissu  
Je rêvais à la pulpe des fruits qui se brise  
Sur les lèvres en été le nectar remplit les gerçures  
J'ai quitté la chambre ai fermé la porte  
Pollock dans les bras

Il me faut empiler les teintes de mon adieu  
Au fond de la baignoire  
Le drap taché  
Mon corps sorcier  
L'eau violacée  
Mon souffle femme

Le long des courbes naissantes de ma cuisse  
L'enfance se sauvera  
Crue  
Pour aller colorier  
Contre les parfums du drain  
Sans flotteurs

Il ne faudrait pas qu'on sache  
C'est la lune qui a peint  
Des menaces de naissance sur les flanelles  
Les filles sont ses esclaves  
Heureusement  
Les betteraves tachent

## Mathilde

Catherine Fortier

Catherine Fortier est étudiante de dernière année au baccalauréat en études littéraires. Dans son jeune temps, elle a obtenue le surnom de Crevette par son manque de force physique. Depuis, son animal-totem est la crevette-mante. Elle se spécialise dans la science-fiction et confond couramment les genres de fantastique et de fantasy, croyant que l'un est la traduction de l'autre.

Mathilde a un TOC sur la propreté. Ça, je le savais en la mariant il y a quelques années. Dans nos vœux, elle m'a confié qu'elle souhaitait s'améliorer. Qu'elle se retienne de désinfecter la télécommande de la télé dès que je la dépose serait déjà un grand pas.

Elle m'a aussi dit qu'en ayant des enfants, ça réglerait son problème. Elle cherchait à se convaincre, à *me* convaincre. Malheureusement, nous n'avons jamais eu d'enfants. Je crois qu'elle trouve le sexe insalubre, la pauvre... C'est peut-être de ma faute aussi, en ayant taché ses draps la première fois. Aujourd'hui, je suis assis devant mon ordi, dans mon bureau qui est la seule pièce de la maison où Mathilde ne met pas les pieds. Elle est dans la cuisine, je peux la voir via le cadre de porte si j'étire mon cou. Sa crinière est attachée en un chignon si serré qu'on peut voir la peau blanchir aux racines. Avant, elle se maquillait, elle était douée. Ça lui faisait bien. Depuis qu'elle a remarqué que ça lui laissait des impuretés sur la peau et que son mascara faisait des grumeaux... Elle a cessé et tout jeté.

Mathilde est vêtue de son col roulé blanc qui, agencé avec ses pantalons, lui donne l'air d'une scientifique en laboratoire. Elle réajuste ses longs gants de latex avant de se saisir de sa lingette – elle m'interdit d'appeler ça une guenille devant elle, c'est un mot sale – et de frotter les murs déjà luisants.

Elle reste à la maison aussi depuis quelques semaines, ayant pris des vacances. Son obsession a pris de l'ampleur, la confinant dans sa petite bulle stérile. Je ne crois pas qu'elle s'en rende compte. On ne reçoit plus de visite, on s'est débarrassé de nos poissons, on doit porter des couvre-pantoufles... À moins que je vienne de prendre une douche, elle ne me touche plus.

De plus, hier j'ai eu le droit à une crise d'hystérie lorsque je me suis échappé du vin rouge sur le chandail : Mathilde m'a ordonné de le retirer avant de

l'arracher d'entre mes mains pour le jeter dans la poubelle. Mettant ses gants, elle a frotté ma peau de sa lingette pour enlever les résidus ayant traversé le tissu. J'aimerais la convaincre de consulter, mais je n'ai pas le courage.

\*\*\*

Une tasse de café plus tard, je jette un coup d'œil pour voir sa progression. Elle nettoie les électroménagers avec un produit maison qui brille encore plus que celui des tablettes. Mathilde astique même au Q-tip les recoins qu'elle n'atteint pas de sa lingette. Lorsqu'elle quittera la cuisine, j'irai me servir un autre café. Je ne veux pas me retrouver à côté d'elle si j'échappe une goutte au sol ou des grains moulus sur le comptoir.

\*\*\*

De mon bureau, j'attends quelques minutes avant de me lever, m'assurant qu'elle a bel et bien quitté la cuisine. Je remplis la bouilloire et la laisse chauffer pendant que je rince ma tasse. J'essuie longtemps les gouttelettes d'eau, effaçant les preuves de mon passage. Je ne sais pas combien de temps je vais endurer la situation. Je me sens sur le pied d'alerte, comme un espion en mission d'infiltration. J'ai un but et je ne dois pas laisser de traces. La bouilloire crache sa vapeur. Je la débranche pour faire mon café instantané. Pas le temps de faire une infusion, même si ce serait meilleur. Je regarde en direction du couloir qu'il n'y ait pas de signe de Mathilde avant de me rendre au frigo prendre du lait. Avec tout ça, je n'ai pas de collation. Je pourrais peut-être prendre une banane? Je referme le bouchon de la pinte pour la ramener au froid. On n'en a plus. Une toast serait bon, mais ça fait trop de miettes. Je pose le lait sur la tablette et referme la porte. Je l'observe quelques secondes. Les battements de mon cœur accélèrent. Y a de belles traces de doigts sur le rebord de la porte de stainless. Faudrait pas que Mathilde voit ça.

Je me penche pour prendre une guenille dans le tiroir quand je l'entends m'appeler.

Merde.

## *Consommation*

Audrey-Ann Lessard

Née en Abitibi et passionnée par l'histoire de son territoire, Audrey-Ann Lessard développe un amour de ses origines. Au travers des mots, elle explore ce qui la compose, de son arbre généalogique à son paradigme épistémologique; l'empreinte de chaque personne en elle qui crée son «je». Depuis le début de ses études en création littéraire, elle se découvre une affinité avec la poésie, les formes brèves et hybrides, ainsi que la littérature conceptuelle.

Hérésie femme de combat  
Pucelle d'Orléans  
Le corps qui brûle  
Tout de même un peu moins  
Que la foi et le courage  
Sorcière c'est ta voix qui  
Me parle qui me dit rassemble  
Un pays  
La prochaine guerre est contre l'avare  
Tu es la vierge de la prochaine prophétie

Chanson suggérée : <https://www.youtube.com/watch?v=VF3fniCV-Mk>

## Opale

Stéphanie Michaud

Stéphanie Michaud est une jeune femme qui porte les chapeaux d'enseignante de français au secondaire, d'étudiante à la maîtrise en création littéraire et de nouvelle maman. Elle adore lire et écrire, même si, ces temps-ci, ses écrits sont souvent imbibés de vomi de bébé et de bave de chien saucisse.

Opale hésite. Ses yeux parcourent les tablettes. Tampax®, Stayfree®, Playtex®, U by Kotex®. Elle hésite entre Incognito® et Always®. Un paquet de 24 ou un paquet de 48. Des tampons avec applicateur en carton ou en plastique. Parfumé ou non parfumé.

Et hop, on achète un paquet fleuri au parfum de gomme balloune, il ne manquera que la crème glacée et les acétaminophènes. L'autre jour, à la radio, elle avait entendu que selon une étude, les femmes étaient menstruées environ 400 fois dans leur vie.

400 fois 7 jours; 2800 jours. Elle réfléchit.

8 ans.

\*\*\*

Elle plonge la main dans sa bourse, ses doigts pataugent dans les profondeurs à la recherche de sa liste d'épicerie, le bout de l'index touche le fond, tapissé de bobépinés, effleure un flacon de parfum, un tube de rouge à lèvres, un paquet de mouchoirs et une tonne de petits papiers repliés sur eux-mêmes. L'un d'entre eux s'agrippe au filet de métacarpes. Elle le repêche, le déplie.

Pas la bonne liste. Elle replonge la main dans le sac et ressort avec le bon papier, la liste d'épicerie.

Elle doit tout écrire! Toutoutout! Faire des listes. Sinon, elle oublie tout.

Une liste pour ne pas oublier d'aller faire le changement d'huile la semaine prochaine, pour ne pas oublier son rendez-vous chez le médecin, pour ne pas oublier d'aller rapporter son livre "Comment tomber enceinte?" à la

bibliothèque.

Tout noter. Dans l'agenda, sur des Post-it®. Des rouges, des jaunes, des bleus, des roses et des oranges. Faire une légende pour les classer en ordre d'importance.

Dans son agenda : les réunions, l'horaire de travail, le nettoyage chez le dentiste, le rendez-vous chez le psychologue, la date d'anniversaire de sa mère, de son père, du chien, le souper au resto avec Pierre-Luc. Il y a aussi la date des menstruations et de l'ovulation, marquées par des autocollants fluo. Tout est noté, classé, calculé, évalué, pensé.

\*\*\*

Elle est sortie de son bureau, pâle comme le sarrau du médecin. Elle roulait les mots dans sa bouche. Des lettres rugueuses à saveur d'aspirine. Elle les roulait sur sa langue pour éviter de les mâcher et de devoir les avaler. Comme des cachets cul sec.

Pierre-Luc caressait ses cheveux pour la consoler.

\*\*\*

Dans le rayon des fruits et légumes, Opale, avec son gros sac Gucci®, fait tomber des poires sur le sol. Elle regarde autour d'elle et les replace sur le tas. En levant la tête, elle aperçoit, près de son panier, une petite fille dans sa poussette. L'enfant la fixe avec son sourire mouillé. La petite porte une robe de princesse mauve avec de la dentelle. Une vraie poupée. Surement une Roseline ou une Cassiopée.

Opale aimerait la prendre dans ses bras, juste un instant, lui chanter une ou deux berceuses pour qu'elle s'endorme. L'humidité de ses cheveux sur son avant-bras, la chaleur de sa respiration dans les plis de son coude.

\*\*\*

Le Citrate de Clomifène allait l'aider. Le docteur L'Espérance le lui avait dit. *C'est un traitement pour stimuler l'ovulation. Avec ce traitement vous pourrez tomber enceinte.*

Opale collait des Post-it® oranges sur le miroir de la salle de bain. Pour ne pas oublier de prendre son traitement.

Vers 6h30-7h00, tous les jours, elle et Pierre-Luc faisaient l'amour. Toujours les mêmes positions. Quand le test d'ovulation était positif, c'était 3 à 4 fois dans la journée. Il n'y avait plus de feu d'artifice, ils s'enlaçaient par habitude. Pour pimenter leurs ébats, parfois, Pierre-Luc allumait des chandelles dans la chambre et faisait jouer une musique sensuelle. Il caressait la courbe de son dos, le creux de son ventre et le contour de ses seins. Lui susurrant de tendres mots pour la rassurer. Cette fois c'est la bonne, je le sens. Mais la routine et le devoir étaient plus forts. Éteignaient les embryons d'étincelles qui jaillissaient tantôt dans leurs yeux. Elle avait hâte de ne plus ajouter les tampons sur sa liste d'épicerie.

\*\*\*

Sur des Post-it®, Opale avait écrit des prénoms. Sur les bleus, des prénoms pour garçons, sur les roses, des prénoms pour filles. Six petits papiers de couleur, collés sur le mur de leur chambre attendant patiemment d'être choisis.

Fureter des heures et des heures dans Le Guide des prénoms. Trouver le nom d'un bébé, le nom de toute une vie, c'était une tâche difficile. Opale et Pierre-Luc avaient pris le soin de tous les lire à voix haute, syllabe après syllabe.

Ils avaient les mêmes goûts. Pour une fille, ce serait Sophia. Pour un garçon, ce serait Éliam.

\*\*\*

Opale pose la main sur son ventre. Ferme les yeux. Imagine la rondeur d'un melon d'eau.

\*\*\*

Elle a essayé tous les autres traitements conseillés par le docteur Lespérance. Toutes ces pilules rouges, oranges et jaunes qu'elle a avalées. Tout l'espoir enfermé dans une capsule. Et puis, les régimes spéciaux, la stimulation ovarienne simple par gonadotrophines, l'insémination artificielle, les interventions chirurgicales. La dernière option, la Fécondation In Vitro. Rien n'avait fonctionné.

\*\*\*

Ce soir, devant le mur de ses rêves, elle enlèvera les deux derniers Post-it®, collés au sommet. Le rose et le bleu.

Sophia

Éliam

## *Dérive d'engramme*

Denise Pelletier

<https://denisepelletier.wordpress.com/>

Je poursuis actuellement un certificat en création littéraire à l'Université Laval, Québec. J'y ai complété mon baccalauréat en Arts visuels en 1995. Artiste multidisciplinaire depuis toutes ces années, c'est dans mon atelier personnel que je réalise l'ensemble de mes projets. Je participe à plusieurs événements, comme artiste invitée, ou artiste sélectionnée à des Salons internationaux, Biennales et Triennales Internationales du dessin, de la gravure ou du livre d'artiste. Des prix importants jalonnent ma carrière tant en Asie qu'en Europe. Plusieurs résidences d'artistes à l'étranger enrichissent ma démarche. Mes œuvres font partie de nombreuses collections publiques, nationales et internationales. Je suis membre d'Engramme Québec, depuis 1995, de Graver Maintenant, Paris depuis 2008 Inspiration : j'ai le voyage comme atelier, la poésie, la rencontre, la lecture de mon CV sur mon site vous éclairera.

Le grand toit, plat, pleure, s'orage chaque printemps dans la chambre du père. La maison blanche sans caractère demeure le lieu de vie, de rencontres, d'allers-retours.

J'occupe la rotonde, chambre à proximité de celle de la mère, réservée à l'enfant rebelle. Sa haute fenêtre étroite donne sur le verger voisin. Dans ma mémoire de la maison, c'est celle qui offre le plus bel horizon, et si l'arbre bougeait un peu, penchait la tête, elle verrait peut-être le lac, ou quelques rayons lumineux danser sur ses eaux.

Le grand escalier central qui relie les divers paliers oblige cette longue courbe à l'architecte, il n'y a ni prétention ni luxe ici. C'est sans doute l'accès au corridor de droite, aux chambres voisines qui tracent ce méandre.

À moins que ce ne soit pour l'arrivée titubante du père certains soirs. Que ce soit simplement pour ouvrir l'espace sur l'alcôve de la mère.

On ne l'a jamais su ni eu la curiosité de connaître cette excentricité.

Perché tout en haut, le plus énigmatique petit balcon coiffe la cage d'escalier. Grand comme un couffin à chat, mais nous n'en avons pas. Je me rappelle de veilles bruyantes ou ça discutait et riait en bas. Je sortais du lit sur la pointe des pieds, sans faire de bruit, je frôlais la longue courbe du mur, m'installais là, recroquevillée. Je tendais l'oreille aux histoires farfelues, indiscretes. Je n'entendais pas tout, j'apprenais là l'art d'inventer, de créer, ou peut-être simplement celui de vivre.

Puis les années passent, et l'on ne sait pourquoi ces théâtres aux volutes sinueuses nous interpellent. Ils demeurent enfermés dans les parenthèses de nos mémoires, d'hier à aujourd'hui. Ils sont les paysages de notre histoire,

puis la chronologie de nos âges, témoins du vécu.

Le souvenir de ces jours-là persiste toujours : je cherche le lieu, l'espace idéal pour déposer mon Jardin grand comme un grain de moutarde<sup>1</sup>. L'alvéole intime où je rendrai hommage au moine Citrouille-amère<sup>2</sup>. La caserne de pompier de l'hôtel de ville, devenue galerie d'art, offre une situation géographique appropriée pour partager mon projet. Mais la porte s'ouvre sur un espace de démesure, trop grand au premier regard. Trois arches s'élèvent devant moi, je traverse la première, tombe sous le charme, il est là, l'écrin. Au pied d'un escalier en colimaçon, une pièce minuscule, une courbe gracieuse, un creux galbé. L'artiste jubile, s'installe. Le monde est rond autour de l'être rond<sup>3</sup>.

Plus tard encore, j'accoste en solo au cœur de la bibliothèque Félix Leclerc. Le jour grimpe sur les briques de verre du pavillon, l'arabesque diaphane enveloppe mes ronds de papiers, ma cage de fer. Mon projet d'Encyclopédie Singulière s'éclate dans une aura de lumières naturelles.

Ailleurs, toujours, la baie vitrée de l'Ermitage de Reuil-Malmaison m'invite, je m'y installe malgré les ouvertures béantes et la rareté des cimaises ; je crée, j'écris, je ris aussi, j'y déploie mes histoires à grands bruits, ma Partita. L'artiste marginale habite les murs ronds sous tous les toits, il sait bien que la maison tient l'enfance immobile.

La maison doit être comme un organisme rythmé, un être qui aide la vie, comme le nid aide l'œuf à mûrir... la mienne me joue des tours.

BACHELARD, Gaston, La poétique de l'espace, Paris, Paris (coll. Quadrige), 2001, 214 p.

HOUA TCHOUAN, Kiai-tseu-yuan, « Les Enseignements de la Peinture du Jardin grand comme un Grain de Moutarde : encyclopédie de la peinture chinoise », traduction et commentaire de Raphaël Petrucci, Paris, 1910, 520 p.

RYCKMANS, Pierre, « Les propos sur la peinture du moine Citrouille-amère », traduction et commentaire du traité de Shitao, Paris, Hermann, 2007, 249 p.

## *Des doigts qui ont tanné ma peau*

Charlotte Galvao

Née en 1994 dans une ville de France où elle n'a jamais vécu, Charlotte est québécoise de sang mais banlieusarde-Parisienne d'expérience. Génération boomerang, en 2015 elle est sauvée par un cirque sur le bord d'une route de campagne. Elle alterne entre servir des gin-tonics, écrire et danser. Empathique envers les serveurs désagréables, survivaliste à ses heures et modèle vivante depuis trop longtemps, elle rêve, quand elle sera grande, de devenir prof ou bien saltimbanque.

Un homme, un pirate  
Une peau mangée d'encre  
Depuis sa voiture  
Cherche de ses yeux jaunes,  
Dans la station-essence,  
Quelqu'un à qui ouvrir sa portière.

Emmenée dans une chambre aux murs de fougères  
Les mains rudes m'ont chaussées de bottes  
Dehors avec le reste de l'équipage  
La terre commence déjà à faire son chemin  
Sous mes ongles.  
Chacun sa part, il a dit,  
Même pour une enfant.

Il ne savait plus reconnaître la houle,  
L'eau qui vomit ses morts sur le pont.  
Un pirate enraciné,  
Maintenant dans le sol.  
Couper du bois sur du *Dead Prez*,  
À bas volume,  
Il y a un bébé qui dort dans la voiture.

J'ai un *White Russian* dans le nez,  
Un *White Russian* dans mon estomac de soleil.  
Leurs voix sont maintenant trop loin  
Leurs grosses mains abattent les cartes.  
Sur la table,  
Je m'endors  
Avant de savoir si j'ai gagné.

Le soir,  
Autodafé  
De ses livres sur la mer.  
Si on boit  
Les brûlures ne font plus  
Aussi mal.

La carcasse rouge ouverte dans mon visage,  
J'ai de la glace au chocolat qui coule sur mes mains.  
J'aurais dû attendre un peu avant de me prendre un cornet  
Mais c'était ma récompense,  
Pour avoir tué toutes les bêtes.

Les yeux jaunes ouverts de folie,  
La peau Reverence,  
La peau Humble life,  
Il m'a offert une bouteille de vin  
Pour que je reste pour toujours  
Assise à ses côtés.

Dans le miroir rouillé un visage constellé  
De sang  
Enfin rouge comme la bouche.  
Il me lave avec un gant tiède  
Les mains rugueuses appuient sur ma peau avec force,  
Elles savent maintenant  
Qu'elles ne peuvent plus me briser.  
Encore de l'alcool dans mes yeux qui se floutent  
Il me donne une louve de métal  
Que j'accroche autour de mon cou.

J'ai grandi,  
J'ai perdu ma peau d'enfant dans la forêt.  
Il me fallait quelque chose de nouveau  
Pour m'habiller.  
Quelque chose enfin à ma taille.

De White River,  
On ne voit pas la rivière.  
Juste le buffet chinois  
A côté de la station-essence  
Là par hasard,  
Peut-être bien,  
J'attends celui qui me cherchera des yeux.

\*\* Relire le texte trois fois

## *Les vagues cassent au creux des coquillages*

Elise Warren

Élise Warren pense un jour terminer sa maîtrise en recherche-crédation à l'UQAM sur les possibilités de la science-fiction féministe, mais en attendant, elle se prend pour une sorcière et dessine des plantes sur ses bras. Au lieu d'écrire, de finaliser ses contrats d'illustration, de mener la direction artistique de la revue Saturne ou de travailler comme aide-bibliothécaire, elle écoute Netflix de façon presque professionnelle, dit-elle en riant et en pleurant intérieurement.

Tu as une dent de requin. Tu ouvres la bouche très grand, tu me dis *regarde*. Tu pointes cette dent de trop, qui pousse dans ton palais. Ça tourne dans mon ventre. Je suis fascinée. Je te souris. Tu es une créature marine, un homme des mers. Tu viens d'un pays qui baigne dans la lumière, qui lorgne l'océan, et tu as amené les tropiques dans ta bouche. Ici, il neige et l'humidité nous glace l'intérieur. Dent de requin. Je le dis à voix haute dans ma chambre lorsque je suis seule. Moi aussi j'ai grandi au bord de l'eau. Je ne suis pas pour autant une créature marine. J'ai laissé la magie de l'enfance là-bas, derrière les séquoias. Je cherche en vain les écailles de poisson sur ma peau. La banalité de mon corps me laisse croire qu'il ne me reste plus rien de la côte ouest américaine, qu'un léger accent qui se dissipe au gré des années.

Ton sable est blanc, le mien doré. Mes plages ont de grandes vagues foncées et l'eau est froide. Quand j'étais petite, une vague m'a plaquée au sol. J'ai roulé en-dessous de la surface de l'eau. J'ai avalé le sel et les coquillages et les poissons. Je n'ai plus voulu y mettre les pieds sans la présence de mes deux parents. Peut-être qu'à force d'avalier le sable de la Californie il m'en reste un peu au fond du ventre. J'aimerais qu'il soit le bassin d'un microcosme, qu'il tienne en lui un lac salé rempli d'algues et de crabes. Tu me racontes que dans ta jeunesse, les crabes grimpaient aux fenêtres. Mes mains sont si pâles. Je m'efface dans cet hiver interminable.

Puisque les vagues me terrifiaient, je jouais dans le ruisseau qui bordait la plage. L'eau était plus douce, j'y passais des journées entières jusqu'à ce que mes bouts de doigts se fripent. Je devenais sirène, pourtant il n'y a plus d'écailles sur ma peau. Je voudrais me réchauffer contre toi. T'écouter raconter tes légendes. Revoir ta dent de requin.

Je fais couler un bain chaud. La salle de bain se remplit de vapeur. Je ferme les yeux. Je suis en Californie, sous la bruine. Jeune, j'avais l'impression que

les minuscules gouttelettes d'eau venaient du sol et non du ciel, comme si la mer grondait sous la terre, se faufilait en ruisseaux pour donner naissance aux marguerites et aux bougainvilliers, puis montait vers les nuages. Après la bruine, les trottoirs se remplissaient d'escargots. Il fallait faire attention où mettre les pieds.

Je sors du bain, j'ai manqué ton appel. Je compose ton numéro, le sourire déjà aux lèvres. Tu m'appelles pour me dire que tu me laisses. C'est une surprise, pour moi comme pour toi. *Je te quitte* se glisse hors de ta bouche et la décision te paraît bonne. Tes mots me givrent sur place. Un bourdonnement dans les oreilles. Un acouphène dans le cœur. Je retiens mes larmes. Je raccroche en sachant qu'après, il n'y aura plus rien. Le tonnerre monte en moi. Je crois m'étouffer. Je cours à la salle de bain. J'ouvre la fenêtre. La neige entre dans la pièce. Mon corps cache une tempête. Je me précipite vers la toilette. Je vomis, je tousse. J'ouvre les yeux. Du sable recouvre le fond de la cuvette. Un morceau me fait mal au coin des gencives. Je le retire. Un coquillage. Noir et bleu. Je le colle contre mon oreille. Je n'entends rien.

Je suis une fille de la mer, mais mon ventre est vide.



## Remerciements

L'équipe du Lapsus remercie toutes personnes ayant supporté de près ou de loin l'incroyable projet qu'est cette revue. Nous remercions la confiance, la participation et l'encouragement de chacun d'entre vous. Merci également aux lecteurs, c'est vous qui nous motivez!



Imprimé en 200 exemplaires

---

Pour soumettre un texte ou contacter l'équipe du Lapsus, écrivez-nous à l'adresse [lapsus@lit.ulaval.ca](mailto:lapsus@lit.ulaval.ca)

